

L'OISEAU BLEU

Paul Sébillot - Contes de terre et de mer, G. Charpentier, 1883 (p. 2-16).

Au temps des contes d'autrefois, vivait une fermière qui était veuve et avait trois enfants, deux garçons et une fille.

Tous les mercredis elle se mettait en route pour aller porter au marché le beurre de ses vaches, et elle prenait le chemin de la ville qui traversait une forêt. Un jour elle vit un joli petit oiseau bleu, qui voletait de branche en branche autour d'elle et se laissait aussi facilement approcher que s'il avait été apprivoisé : toutes les fois qu'elle passait, il se présentait à elle et elle finit par en parler à ses enfants.

— J'ai encore vu aujourd'hui le petit oiseau bleu : il est si mignon que le bouvreuil et le chardonneret sembleraient laids auprès de lui.

— Tu aurais dû le prendre et nous l'apporter, s'écrièrent les enfants : nous serions bien contents de l'avoir, et nous aurions grand soin de lui.

— Si je le vois encore, je tâcherai de l'attraper, puisque vous en avez si grande envie.

Quand elle retourna au marché, elle revit l'oiseau bleu, et en repassant par la forêt après avoir vendu son beurre, elle l'aperçut de nouveau. Elle s'approcha de lui, et il se laissa prendre sans même essayer de s'enfuir.

Lorsque les enfants virent le petit oiseau, ils sautèrent de joie, et c'était à qui le caresserait ; ils le mirent dans une jolie cage, et chacun se faisait un plaisir de le soigner.

Tous les matins ils trouvaient dans la cage un œuf jaune, qui était si brillant qu'on avait peine à le regarder quand le soleil frappait dessus. La veuve ramassa

les œufs, et quand elle en eut une douzaine, elle les porta à un marchand d'œufs en lui proposant de les acheter.

— Ce ne sont point des œufs ordinaires, ma bonne femme, répondit le marchand ; c'est de l'or, et je ne suis pas assez riche pour vous payer ce que vous apportez.

*

**

Quelque temps après, le fils du roi, qui chassait dans la forêt, entra à la ferme pour demander à boire, car il avait très soif. Il aperçut l'oiseau bleu, et comme il approchait de la cage pour le mieux regarder, il vit que sur ses plumes étaient écrits ces mots en lettres d'or : « Celui qui mangera ma tête sera roi, celui qui mangera mon cœur trouvera tous les matins un monceau d'or sous sa tête. »

— Vendez-moi votre oiseau, bonne femme, dit-il ; je vous le paierai bien.

— Ah ! ma mère, s'écrièrent les enfants, gardez-vous de donner l'oiseau ; nous serions bien chagrins s'il n'était plus ici.

— Je vous compterai mille francs, dit le prince, si vous voulez me laisser l'emporter.

— Non, ni pour or ni pour argent, nous ne voulons nous défaire de ce gentil chanteur.

— Eh bien ! dit le fils du roi, je me marierai à la fille de la maison, à la condition que le jour des noces on me serve pour mon dîner le petit oiseau bleu.

Les garçons ne voulaient pas consentir à tuer leur petit ami ; mais leur sœur regarda le fils du roi qui était un beau garçon et ne lui déplaisait point, et elle supplia ses frères de la laisser devenir princesse : comme elle pleurait en disant

cela, les deux garçons, qui l'aimaient comme la prunelle de leurs yeux, finirent par consentir à la mort de leur oiseau.

Le jour du mariage arriva : le pauvre oiselet fut tué, plumé et mis à cuire dans une petite casserole, car il devait être servi à part au fils du roi.

Les frères de la mariée, étonnés du désir du prince, eurent envie de goûter l'oiseau : pendant que tout le monde était occupé aux apprêts de la noce, ils se glissèrent dans la cuisine, et après avoir mangé l'Oiseau bleu, ils mirent dans la casserole une mésange qui était à peu près de la même grosseur que lui.

Au dîner qui suivit le mariage, le fils du roi se fit servir la tête et le cœur de la mésange ; mais le jour même de la noce, les enfants de la veuve, qui craignaient que leur tromperie ne fût découverte et punie, s'enfuirent et allèrent se cacher dans la forêt. La nuit les y surprit et ils s'endormirent au pied d'un arbre.

*

**

En s'éveillant le lendemain matin, l'aîné des garçons fut bien étonné de trouver sous sa tête, parmi les feuilles sur lesquelles il avait dormi, un tas de petites pièces jaunes ; il les ramassa toutefois dans sa poche, croyant que c'étaient des sous ou des liards.

Son frère et lui sortirent de la forêt, et, après avoir marché toute la journée, ils arrivèrent à la nuit tombante à une auberge, où ils se firent servir à manger et où ils couchèrent. Le lendemain, quand il s'agit de payer leur dépense, ils mirent sur la table une poignée des petites pièces jaunes, car ils croyaient que c'était de la monnaie de cuivre.

— Tenez, dirent-ils à leur hôte, voilà des liards et des sous ; s'il n'y en a pas assez pour ce qui vous est dû, faites-nous crédit du reste pour l'amour de Dieu.

— Vous vous gaussez de moi, répondit l'aubergiste ; la moitié d'une de ces pièces d'or a plus de valeur que tout ce que vous avez pu prendre ici.

Et il ramassa une des pièces, et leur rendit la monnaie en argent blanc et en sous. À partir de ce moment, ils eurent grand soin de recueillir l'or que l'aîné trouvait tous les matins sous sa tête.

Ils continuèrent à voyager ensemble, et, après avoir parcouru beaucoup de pays, ils entrèrent dans une ville où l'or n'était pas connu. À la vue du métal jaune et brillant que les deux étrangers offraient pour payer leurs dépenses, les habitants furent très surpris, et le bruit en arriva même jusqu'au roi qui voulut voir les deux frères. Sa fille plut beaucoup au plus jeune, et comme il était joli garçon, le prince consentit à la marier avec l'étranger qui possédait ce merveilleux métal.

Le mariage eut lieu, et comme cadeau de nocces, l'aîné fit don à son frère de tout l'or qu'il possédait, et même tant qu'il demeura à la cour, il lui remettait les pièces qu'il trouvait sous son oreiller.

Le mari de la princesse, qui était justement celui qui avait mangé la tête de l'oiseau bleu, devint roi après la mort de son beau-père, et son aîné, après avoir passé quelque temps à la cour, se remit à voyager à la recherche des aventures. Il traversa beaucoup de pays, et arriva dans une ville où l'or était aussi inconnu : il y rencontra la fille d'un seigneur qui était une personne de bonne mine ; il en devint amoureux et l'épousa.

Le lendemain du mariage, la femme, en faisant le lit de son mari, trouva de l'or sous son oreiller, et elle en vit encore tous les jours suivants. Elle alla consulter un savant médecin qui s'occupait de magie, et lui montra les pièces brillantes qu'elle découvrait chaque matin sous l'oreiller de son mari. Le magicien lui répondit que son époux avait mangé le cœur de l'Oiseau bleu et que tous ceux qui le possédaient dans leur poitrine jouissaient d'un pareil don. La femme, qui

était avare, lui promit une récompense s'il pouvait la mettre en possession du cœur de l'Oiseau bleu, et il lui donna un fil d'argent en lui disant que grâce à lui, elle pourrait pendant le sommeil de son mari, retirer à elle le cœur de l'Oiseau bleu.

Elle réussit à le faire, et, quand elle l'eut avalé, ce fut elle qui en s'éveillant avait sous son oreiller des pièces d'or. Tous les matins son mari avait beau regarder, il ne trouvait plus rien ; mais il était loin de penser que sa femme lui avait volé le cœur magique.

Cependant, quand celle-ci eut de l'or à volonté, elle devint encore plus avare, et craignant que son mari ne vînt à découvrir son secret, elle résolut de se défaire de lui. Elle lui proposa un voyage sur mer, et s'embarqua sur un navire avec lui et sa servante. Le vaisseau s'arrêta auprès d'une île où ils abordèrent tous les deux ; mais à un moment où son mari s'était un peu écarté du rivage, elle se hâta de remonter dans le canot qui les avait amenés, et de regagner le navire qui ne tarda pas à s'éloigner à toutes voiles.

Quand le mari revint sur le rivage, et qu'il se vit abandonné dans cet endroit inhabité, il fut bien surpris et bien chagrin. Il se mit à appeler et à crier, mais le vaisseau avait déjà disparu.

Quand l'appétit lui vint, il se mit à chercher de tous côtés s'il ne trouverait pas quelque chose à manger, et il arriva dans une vallée où il vit une plante qui ressemblait à du céleri. Il en mangea, mais dès les premières bouchées il fut transformé en âne. Un peu plus loin, il aperçut d'autre céleri d'une plus belle espèce, et en ayant brouté quelques feuilles, il reprit la forme humaine.

Il parcourut toute l'île, et comme elle ne produisait que des herbes, et de maigres arbres qui ne donnaient point de fruits, il se dit que pour pâturer il lui serait plus commode d'être âne que de rester homme, parce que les ânes sont moins

sensibles au froid et au chaud. Il retourna à la vallée où il avait trouvé le premier céleri : il en mangea, et aussitôt il redevint baudet ; mais souvent il allait sur le bord de la mer, voir s'il n'apercevrait pas quelque navire.

Au bout de deux ans, il vit une barque qui passait près de l'île ; il se hâta de manger du céleri pour redevenir homme, et il fit des signaux aux gens de la barque. Ceux-ci abordèrent à l'île et le recueillirent dans leur navire ; mais avant de s'y embarquer, il avait eu soin de couper une botte de chacune des deux espèces de céleri.

*

**

Il revint au pays où il s'était marié, et il résolut de se venger de sa femme et de sa servante qui avait aidé à l'abandonner dans l'île déserte. Il prit ses paquets de céleri et alla sous les fenêtres de sa femme crier : « Au beau céleri ! au beau céleri ! » comme s'il avait été marchand de légumes.

La servante, qui savait que sa maîtresse était très friande de cette sorte de salade, se hâta de descendre ; elle ne reconnut pas le mari de sa maîtresse, que son séjour dans les lieux déserts avait rendu méconnaissable, et celui-ci lui vendit une botte du céleri qui transformait les gens en âne. Il se glissa ensuite dans la maison où il se cacha pour attendre le succès de sa ruse.

Les deux femmes apprêtèrent le céleri pour leur dîner ; mais, aux premières bouchées qu'elles mangèrent, elles furent transformées en ânesses. Quand le mari entendit le bruit de leurs sabots sur le plancher, il se hâta de paraître devant elles : il leur dit qui il était et leur reprocha de l'avoir abandonné dans une île sauvage et inhabitée, puis il les chassa devant lui à grands coups de bâton, et les fit descendre à l'écurie où il ne leur donna à manger que du foin.

Le lendemain, il vit un homme qui conduisait deux baudets chargés de sacs de charbon : les pauvres bêtes pliaient sous le faix et semblaient fatiguées.

— Bonhomme, lui dit-il, tes deux bourriques ont l'air de n'en pouvoir plus : j'ai à l'écurie deux ânes qui depuis longtemps ne font rien et sont si en train qu'à chaque instant on les entend ruer et faire du bruit. Prends-les pour quelques jours et laisse-moi tes bêtes à la place.

— Je le veux bien, répondit le charbonnier.

Il fit sortir les ânesses de l'écurie, leur mit les sacs sur le dos, et les poussa devant lui sans épargner les coups de bâton. Toutes les fois qu'elles passaient devant leur ancienne demeure, elles s'arrêtaient et semblaient vouloir y entrer ; mais le mari ne les trouvait pas encore suffisamment punies, et il excitait leur conducteur à les faire marcher.

Pendant huit jours, elles firent ce métier pénible qui les fatigua et les maigrit : alors leur maître leur permit de rentrer à l'écurie pour les reposer un peu ; mais souvent il les employait aux plus durs travaux.

Au bout d'un an, la femme changée en ânesse finit par faire comprendre à son mari que c'était elle qui avait dévoré le cœur de l'Oiseau bleu, et qu'elle était prête à le restituer si elle revenait à sa forme première.

Comme il trouvait que la punition avait duré assez longtemps, il résolut de la faire cesser, et il apporta dans l'écurie du céleri de l'espèce qui faisait reprendre la figure humaine. Mais aucune des ânesses ne voulut y toucher, dans la crainte qu'il ne lui arrivât encore quelque fâcheuse aventure. Alors il mangea devant elles du céleri des deux espèces, et tantôt il paraissait à leurs yeux sous la forme d'un âne, tantôt sous celle d'un homme.

Elles en mangèrent à leur tour et redevinrent femmes aussitôt.

Au moyen du fil d'argent, le mari rentra en possession du cœur de l'Oiseau bleu, et désormais ce fut lui qui tous les matins trouva de l'or sous son oreiller.

Depuis ce moment, ils vécurent tous deux en bonne intelligence, et eurent deux garçons beaux comme le jour qu'ils marièrent à des princesses.

Conté par Marie Huchet, d'Ercé, en 1878.